

Préface

Pour éviter l'incohérence et le désordre, vilains défauts que le lecteur Français pardonne guère, j'ai adopté dans ces récits ce qu'on pourrait appeler l'ordre « naturel », au lieu de l'ordre « chronologique ». Je promène mon lecteur longitudinalement de l'Ouest à l'Est, d'un bout à l'autre des Pyrénées. Mes ascensions se suivent méthodiquement dans l'ordre géographique, d'une mer à l'autre, et sans aucun rapport avec leurs dates. Commencant à Biarritz, elles se terminent à Perpignan.

J'espère que mon ouvrage y gagnera en clarté : car, en l'ouvrant à tout hasard, on y trouvera toujours groupées ensemble, comme dans un dictionnaire, toutes les montagnes d'une même région, et toutes mes ascensions d'une même montagne. Toute autre méthode m'aurait mené droit au chaos.

J'ai aussi séparé complètement (et pour cause), les Pyrénées Françaises (ainsi que celles de la frontière), de la chaîne Espagnole, qui a une importance extrême, et ne ressemble en rien à l'autre. Cette division, non seulement justifiée, mais imposée par le contraste extraordinaire et radical que présentent presque partout les deux versants des Pyrénées, rendra mon livre plus homogène que si j'avais mêlé dans mes récits des régions dont l'aspect, les beautés, les couleurs, le climat, et tous les caractères, diffèrent autant que l'Europe et l'Afrique. Tout change à la frontière.

Dans une troisième partie, j'ai réuni sous le titre un peu vague de *Varia*, une foule d'articles où j'ai capricieusement mêlé beaucoup de choses : un résumé de mes lointains Voyages, mes trois courses dans les Alpes, des nuages, de la musique, de la philosophie, et même de la psychologie. Cette fin de mon volume est donc une mosaïque. Mais si les Pyrénées n'en ont pas inspiré toutes les pages, c'est sous leur influence et sous leur ciel qu'elles ont été écrites. Un souffle Pyrénéen y a passé, et il me semble qu'il y circule un peu partout, même dans l'histoire de mes voyages aux bouts du monde, comme le sang dans les veines, comme le vent sur les flots, ou comme ces phrases émues, subtiles et triomphales, qui dans une symphonie, reviennent sans cesse, palpitent sur tous les tons, et laissent dans l'âme une impression unique et dominante, malgré les mille métamorphoses que le compositeur aime à leur faire subir, et les broderies variées à l'infini, dont il les enguirlande, pour nous distraire ou nous éblouir.

Là où l'artiste ou l'écrivain ont mis leur cœur, ils reviendront toujours : et comme c'est dans les neiges immaculées des Pyrénées que le mien a fini par trouver le chemin du bonheur, un instinct naturel m'y ramène de partout.

Plus que jamais j'aime ces colosses étincelants, solitaires et superbes, débris glorieux d'un monde en ruines, où plus libre et plus pur qu'un enfant du désert, on s'enivre de lumière, de blancheur et d'azur : chaos sublimes où l'homme ne laisse pas plus de traces que sur l'onde ou le sable... Dieu seul y a laissé la sienne, et bien souvent cela suffit à notre bonheur.

Mais comme il m'a semblé que mes goûts solitaires et sauvages avaient besoin d'une justification, ou au moins d'une excuse, j'ai cru devoir faire précéder mes courses de quelques réflexions pratiques et générales, quelquefois même

philosophiques et très souvent sentimentales, sur les plaisirs et les périls de l'Alpinisme, ainsi que sur l'ensemble des circonstances particulières qui ont fait naître et développé en moi la passion si vivace et si forte des montagnes, auxquelles j'ai voué une sorte de culte pendant un demi-siècle.

En somme, ce livre est une autobiographie, chose toujours difficile à écrire : mais j'ai fait de mon mieux. Si j'endors mon lecteur au lieu de le distraire et de gagner sa sympathie, il me restera du moins l'espoir d'être pardonné par mes amis, et la douce perspective de consoler plus tard ou de poétiser mes derniers jours, en relisant moi-même au coin du feu, quand je ne pourrai plus marcher, l'histoire des émotions et des jouissances qui ont charmé les deux tiers de ma vie.

Et alors j'imiterai humblement le soleil, qui se dore et s'embrase vers le soir, en regardant avec tendresse au moment de s'éteindre, les horizons lointains, ardents et purs, où il a commencé sa carrière.

H. R.



INTRODUCTION

Réflexions générales sur l'influence et le plaisir des ascensions, ainsi que sur les causes, accidentelles ou naturelles (tempérament et grands voyages), qui ont fait naître et perpétué en moi l'amour de la nature et des montagnes.

Bien qu'un peu misanthrope, je ne suis pas encore assez indifférent à l'opinion et à la sympathie de mes lecteurs pour ne pas m'inquiéter du jugement qu'ils porteront sur ce livre. Je crains qu'après l'avoir fermé, ils ne se disent : « *A quoi cet être bizarre a-t-il servi ? Que nous a-t-il appris ? Ce n'est qu'un acrobate, un exalté, un névrosé, un solitaire, ou pire encore, un panthéiste. C'est comme un somnambule qu'il a passé partout, sur les neiges et les sables, sur les fleuves des deux mondes, et sur les mers les plus lointaines... Il a foulé aux pieds presque toutes les plantes connues ou inconnues, sans en cueillir une seule, sans même nous les nommer. Quant aux rochers, il en a fait sa table, son oreiller et sa maison, et voilà tout. Exclusivement épris du Beau, il n'a pas vu autre chose dans la Nature, qui l'a ensorcelé. La science ne lui doit rien, car il n'a rien analysé ni découvert. Son caractère et ses idées ont pris la consistance et la mobilité des nuages, avec lesquels sa vie s'est écoulée comme une espèce de rêve : or les rêveurs sont inutiles, pour ne pas dire nuisibles* ».

Voilà sans doute ce qu'on dira de moi, peut-être avec raison...

Hélas ! je ne le sens que trop, je ne suis pas comme tout le monde, et toutes les fois que je descends parmi les hommes, je me dis comme Ovide, exilé chez les Scythes : *Barbarus hic ego sum, quia non intelligor illis*.

Meâ culpâ ! Mais ce qui me console, sans m'excuser, c'est que le monde, tout réaliste qu'il soit, est encore plein d'âmes enthousiastes et virginales qui préfèrent la Nature à la Science, et qui trouveront peut-être quelque intérêt aux aventures et aux caprices d'un simple touriste. On ne fait pas la guerre aux arts et aux artistes : et cependant, analysons leur but : à quoi servent-ils ? A émouvoir, à passionner, beaucoup plus qu'à instruire. Mais à mes yeux, c'est une mission aussi philosophique et aussi noble qu'une autre, celle qui consiste à se servir de la Nature comme d'un clavier, dont notre âme fait vibrer toutes les cordes à l'unisson des siennes, comme un pianiste ému qui, dans son jeu, dans ses mains, dans ses yeux, met tout son être, avec ses joies, ses rêves et ses orages : et on lui fait l'honneur de l'écouter : c'est tout ce que j'espère.

Ah ! loin de moi l'idée folle et coupable de dénigrer la science et le travail ! Je vénère ceux qui cherchent à sonder les lois et les secrets de la nature, car, après la vertu, la science est la plus belle parure de l'homme. Le véritable roi de la création, c'est le savant, et non pas le poète. Mais voudrait-on nous persuader pour cela qu'un simple touriste ne sert de rien ? Je repousse cette doctrine. Et je dirai même plus, l'explorateur doit précéder le naturaliste. Que deviendrait en effet celui-ci, perdu avec ses appareils scientifiques au milieu du brouillard, et dans des précipices que personne n'aurait vus avant lui ? La préservation de sa propre vie l'intéresserait plus que tout le reste, et il n'hésiterait pas à laisser là ses instruments pour se sauver lui-même.

Connaître les lieux, c'est une espèce de science, et comme il suffit pour cela d'être bien portant et enthousiaste, je ne conçois pas que les jeunes gens négligent tant les montagnes. Outre le plaisir extraordinaire qu'ils y trouveraient, ils devraient se convaincre que même sans être des Agassiz ou des Saussure, ils pourraient rendre de grands services. Sans faire de collections, sans prétentions et sans efforts, sans même se détourner de son chemin, il est toujours facile de ramasser quelques cailloux, de bien décrire l'itinéraire qu'on a suivi, montre et boussole en main, de découvrir de nouvelles routes, d'observer en passant les couches géologiques, les plantes et la température. Sans étudier la botanique, on peut apprendre à reconnaître certaines plantes rares, et fixer à peu près leurs frontières naturelles : rien de tout cela n'est inutile. On peut, sans s'arrêter, noter la direction et les virements du vent, observer la couleur si variable de la neige, et tous les phénomènes étranges qui accompagnent souvent le tonnerre et la grêle. Bien plus, dans des montagnes dont on connaît les proportions, on en arrive à deviner sans baromètres et sans calculs, à 15 ou 20 mètres près, la hauteur où l'on est parvenu, surtout si on observe les plantes. Ainsi dans les Pyrénées, les hêtres arrivent à 1.600 mètres : la limite des sapins, ainsi que des bouleaux, se trouve un peu au-dessus de 2.000 mètres, tandis que les genévriers, les pins, les aunes et les rhododendrons disparaissent à 2.500 mètres. Il n'y a pas besoin, pour découvrir tout cela, de regarder dramatiquement autour de soi, ou de porter une cravate blanche, avec les yeux en l'air : il suffit parfaitement de n'être ni paresseux ni ignorant. A ce prix le touriste peut être le bras de la science, dont le savant est l'œil.

Mais j'irai même plus loin, pour réhabiliter le simple touriste. Car on a beau être pénétré du plus profond respect pour les savants, je ne sais comment on oserait nier, qu'après tout, le mystère est un des plus grands charmes de la nature, et en connaîtrions-nous toutes les lois, qu'il serait encore permis de se demander si cela tournerait énormément à l'avantage de notre bonheur.

La nature est autre chose qu'un laboratoire : c'est un spectacle et une école. D'ailleurs les choses que l'on comprend le moins sont souvent celles qui plaisent le plus. Qu'est-ce que la mélodie, l'harmonie et l'amour ? Qu'est-ce que le Beau ? Et même dans l'ordre purement physique, sait-on et saura-t-on jamais exactement ce que c'est qu'un fluide ? Qu'est-ce que l'affinité chimique, l'ozone, et le sommeil ? Le saura-t-on dans dix mille ans ? Il est probable que non, et nous n'y perdrons rien.

Nous n'avons pas besoin de savoir décomposer les rayons du soleil pour l'admirer quand il se couche, et lorsque nous voyons briller dans le regard de l'homme les grands éclairs de la passion, de la douleur et du génie, peu nous importe de savoir ce que c'est que la cornée, la sclérotique et les humeurs aqueuses ! Les choses vraiment sublimes, nous les sentons, mais nous ne les apprenons pas, et nous les comprenons bien moins encore. Notre âme est avant tout mystique : les faits et les réalités ne lui suffisent jamais. Elle est éprise de l'Infini et du mystère, et elle aime à bondir librement dans l'espace, comme les étoiles, les oiseaux et le vent.

C'est pour cela qu'après avoir vécu sur les montagnes, on y revient toujours, comme si la vie s'y changeait en roman. Face à face avec la nature dans les

brillants déserts de la montagne, notre âme rayonne avec l'Aurore : elle s'allume aux ardeurs de midi : elle s'assoupit et elle s'endort avec le jour, elle se réveille plus pure que lui. De là cette douce simplicité de la vie pastorale, que les poètes ont tant chantée. Si l'innocence quittait la terre, elle s'arrêterait en chemin sous le toit du pasteur.

Hélas ! ces émotions sont peu goûtées en France : car le Français déteste la solitude. Il est le roi du monde par son intelligence : mais la contemplation ne lui va pas, et il est trop sociable pour aimer à rêver. Cette indéfinissable ivresse morale que donnent la vie nomade et libre, le vent, la mer et les déserts, semble être un privilège des races du Nord, et surtout des Anglais. C'est une passion, même chez les femmes. Il y a quelque chose d'Alpêtre dans le génie Anglais, génie dominateur, nuageux, et libre, épris de la tempête et des sublimes désordres. On le devine à la littérature. Tandis que le génie Français aime avant tout la règle et l'ordre il est discipliné, toujours correct, et moins aventureux. Il est la négation de la rêverie. Aussi, quelle admirable clarté brille dans la langue Française ! Comme la syntaxe y est impitoyable ! La France est le pays géométrique par excellence, où le militarisme envahit tout même la pensée et l'imagination. L'esprit français est plutôt juste que poétique. Il n'aime pas les folies, même quand elles sont sublimes.

Quelle horreur du désordre et du vague ! Et quel amour de la ligne droite, des peupliers bien rangés en bataille, des contours nets et arrêtés ! N'y aurait-il pas quelques analogies entre l'horizon et le caractère ? Je l'ai souvent pensé. Pour ne parler que de l'Angleterre, voyez ces paysages humides, voilés, ces horizons indéfinis, ces contours onduleux : voyez cette molle verdure, ces vallons veloutés où semblent dormir, au bord des fleuves ou des lacs vaporeux, des troupeaux, des bergers et des bois... Voyez ces brumes légères et blanches où apparaissent de vagues profils de châteaux, de villages, et de clochers tout habillés de lierre... La lumière du soleil a l'air de s'attendrir en descendant sur ses tableaux paisibles et pastoraux, où elle se fait plutôt sentir que voir. Les nuages caressent le sol et voilent toutes ses aspérités ; les rivières tournent toujours, comme les routes : on ne voit rien de rectiligne, le vent vient de partout, et l'on dirait en vérité qu'un souffle de liberté a passé là jusque dans les caprices de la Nature... N'y a-t-il pas dans tout cela, comme un lointain reflet du caractère anglais ? Libre et fier avant tout, excentrique et nuageux, il est également triste et tendre comme l'horizon crépusculaire du Nord.

Comment ne pas devenir rêveur dans un milieu si vague ?

En France, on aime à y voir clair, et la Nature parle à l'esprit, bien plus qu'au cœur. L'admiration qu'on y éprouve pour elle est devenue platonique, depuis la mort des romantiques. Ce n'est plus une passion : ce n'est plus de l'amour... C'est tout au plus de l'amitié. Chateaubriand tombe dans l'oubli, et Lamartine lui-même est démodé ! La prose finira-t-elle par détrôner la poésie ?... On le dirait...

Quant à moi, je rêvais à douze ans, et les montagnes surtout me fascinaient déjà. Cette passion a duré. Même aujourd'hui, quand je m'allonge au grand soleil sur une pelouse, à 2.000 mètres au-dessus des plaines, près d'un torrent et d'un sapin, j'éprouve un tel plaisir, surtout après avoir dompté une monta-

gne difficile, que je n'échangerais pas mon site alpestre contre tous les trônes de l'univers : car mon bâton ferré me semble moins lourd qu'un sceptre. Et quand je couche sur le sommet d'un pic, je suis encore bien plus heureux. Qui donc saurait décrire la virginale magnificence de ces levers de soleil sur des montagnes blanches comme les pôles, ou violettes d'épouvante, après une nuit d'orages ? De telles splendeurs électrisent l'âme la plus morose et la plus sombre, et lui donnent l'illusion du bonheur.

Cette vie profite d'ailleurs autant au corps qu'à l'âme. Elle est moins dure qu'on ne le pense. Par le beau temps, on s'habitue bien vite à coucher en plein air, même à de grandes hauteurs, et l'abaissement de la température nocturne est loin de correspondre à l'altitude où l'on se trouve. Parfois il fait plus chaud pendant la nuit sur les montagnes que dans la plaine ! C'est rare, mais ça c'est vu. Croyons-le, la nature, malgré tous ses caprices, est plus hospitalière qu'on ne se l'imagine.

Quant aux dangers des ascensions, on peut tellement les diminuer par la prudence, que pour un montagnard solide et sage, ils se réduisent presque à zéro. C'est à de véritables actes de folie (parmi lesquels je classe celui de tenter les ascensions les plus scabreuses sans expérience), que l'on doit attribuer l'immense majorité des catastrophes alpestres.

A mon avis, le mauvais temps est le plus grand ennemi du montagnard. Que de victimes il a faites dans les Alpes ! Le froid, la grêle et la fureur du vent peuvent tuer un homme bien vite, sans compter le tonnerre. Mais tout cela peut se prévoir plusieurs heures à l'avance, et à moins d'être sur un immense glacier, ou entouré de précipices, on est presque toujours sûr de trouver un abri. Il le faut bien : car comment vivre sous une mitraille de pierres, et de grêlons gros comme des œufs de poule ? C'est presque une canonnade.

Les avalanches sont aussi très dangereuses. Toutefois, elles suivent en général un lit connu : elles tombent à certaines heures et dans de certaines saisons ; en sorte qu'un œil prudent et exercé peut conjurer même ce péril si grave. Les « pluies de pierres », les rochers qui descendent comme la foudre, doivent aussi inspirer une terreur salutaire. Mais l'oreille et les yeux sont ici très utiles. Si on est sur la neige, on y voit des sillons, tracés partout où ces rochers ont l'habitude de se précipiter. Il faut passer ailleurs. Si c'est sur la terre ferme, on les entend venir : il n'y a qu'à s'échapper, ou bien à se cacher : il est très rare qu'on ne puisse faire ni l'un ni l'autre.

Je ne parle pas des chutes et des faux pas. Si l'on est maladroit, il faut vivre dans la plaine. Et je n'aime pas à parler de l'usage de la corde, car chacun a son opinion là-dessus. On a plus discuté la corde que la valeur du lime-juice comme anti-scorbutique, dans les dernières Expéditions Arctiques, et ce n'est pas peu dire ! Ce que tout le monde admet, c'est que sur les glaciers, quand ils sont labourés de crevasses que la moindre couche de neige rend invisibles, la corde est un *sine quâ non*. La négliger alors est une folie. Car il est clair que si l'on sombrait *seul* dans une crevasse un peu profonde (et il y en a qui ont des centaines de mètres de profondeur), la mort serait certaine. Tandis qu'à deux ou trois, bien attachés ensemble à quelques mètres d'intervalle, si l'un

enfonce, le poids des autres l'empêche de s'engloutir. Là-dessus tout le monde est d'accord.

Mais sur des pentes unies de neige, de glace ou de névé, très inclinées et sans crevasses, que faut-il faire ? C'est discutable. Il faut suivre ses instincts. Quant à moi, je préfère ne jamais m'attacher sur un talus de glace, fut-elle dure comme du fer ; et plus elle est à pic, plus grand, à mon avis, est le danger de s'attacher : car je ne vois pas comment, dans ce cas là, la chute d'un seul touriste n'entraînerait pas forcément celle de tous les autres. La catastrophe du Mont Cervin l'a tristement prouvé !

Et je vais même plus loin ; car bien que les paradoxes aient rarement le sens commun, je crois que jamais un montagnard n'acquerra la qualité qui lui est le plus nécessaire, c'est-à-dire une confiance presque illimitée en lui-même, s'il ne s'est pas trouvé très souvent seul dans le brouillard, la neige et la tempête, au beau milieu des précipices, ne dépendant, après la Providence, que de lui-même. Il m'a souvent semblé qu'à deux, on s'intimide mutuellement. C'est justement parce qu'on peut compter sur son voisin, que l'on devient pusillanime. On est plus brave dans les montagnes quand on est seul. C'est un bonheur d'être deux, c'est une leçon d'être seul.

Du reste, en face de la nature, la solitude est souvent salutaire.

Quels retours on y fait sur soi-même, en regardant ces immobiles et prodigieux colosses dont la durée et l'éternelle jeunesse rappellent à tout moment la petitesse de l'homme et sa fragilité ! Celui qui les avait aimés dans son enfance, et qui s'y traîne dans sa vieillesse, croit rajeunir soudain de toute sa vie, en n'y trouvant rien de changé. Les torrents coulent dans le même lit, leur mélodie sauvage a la même note, et les mêmes fleurs colorent les mêmes pelouses. Les arbres seuls ont grandi. Dans le royaume des neiges, le vent a conservé cette voix furieuse qui renverse tout, excepté les montagnes. Les grands glaciers reprennent chaque soir leur manteau d'écarlate la neige s'y mêle au feu, le céleste au funèbre, et les teintes désolées du couchant, en rappelant solennellement au montagnard les tristesses et la fin de la vie, viennent redorer la sienne. Tout se passe comme il y a cinquante ans, comme il y a cinquante siècles... Et lui, pauvre pèlerin toujours changeant et aujourd'hui caduque, que lui reste-t-il de ses beaux jours ? Il a changé vingt fois de caractère et d'opinions, son cœur s'est endurci, il n'a plus d'illusions, il n'a plus de cheveux ; et lui qui fut si jeune, lui qui escaladait les monts plus vite que le soleil, il marche à peine, il n'y voit plus ! Toutefois comme au marin, comme au soldat, l'honneur lui reste d'avoir fait quelque chose de sa vigueur et de sa vie ; et ces pages ne seront pas perdues, si leur auteur a pu arracher quelque vaillant caractère aux artifices et à la corruption du monde, pour le ramener dans les chemins honnêtes et oubliés de la nature. N'oublions pas qu'on est ce qu'on veut être. Le plus grand fat peut devenir un tueur d'isards, le plus brave homme un scélérat, et le plus grand pécheur un saint. Il ne s'agit que de vouloir et de se bien porter, pour devenir un grimpeur émérite, ce qui n'est pas du tout à dédaigner.

Mais j'ai tant sacrifié aux montagnes, j'ai si longtemps envisagé la vie civilisée comme un fleuve orageux et perfide, j'ai tant vécu sur ses rives solitaires, pour éviter de faire naufrage sur ses écueils, que j'ai besoin de m'excuser...

Mes excuses, les voici. Mes excentricités ont tenu à bien des causes. Doué d'une santé à toute épreuve, passionnément épris de la nature et de la liberté, ardent comme un soleil d'Asie, triste comme l'automne, et nomade comme le vent, j'ai passé ma jeunesse à parcourir capricieusement le monde, en ne lisant que Lamartine, Chateaubriand, Byron, Bernardin de Saint-Pierre, et plus tard, Tennyson. Il y avait certes de quoi me rendre mystique, rêveur, rebelle à toutes les servitudes, et incapable de les subir... Faut-il l'avouer ? Je n'ai jamais franchement aimé la vie civilisée. C'est plutôt par devoir que par goût que j'ai fini par m'y soumettre. Voilà la vérité !...

J'ai l'âme sauvage, et ce que j'ai le plus aimé dans la nature, c'est le désert. J'en ai toujours eu soif : je l'ai cherché partout. Dans les montagnes, il m'a toujours tardé de sortir des vallées habitées, des prés fleuris, et même des forêts vierges, pour arriver au pays blanc, stérile et solitaire de la neige, et du soleil et du vent. Ce n'est qu'à 2.000 mètres que commence mon bonheur : il augmente à mesure que j'approche de la neige, et il atteint son apogée quand je ne vois plus qu'elle, et les pyramides noires et décharnées autour desquelles le beau soleil des Pyrénées allume des étincelles et des éclairs sur la mer agitée des glaciers. Voilà comment je comprends le bonheur. Il n'est pas dans les villes !

Mes jours les plus heureux ont été ceux où n'ayant pas encore vingt ans, je bondissais comme un chamois) tantôt sur les belles neiges des Pyrénées, tantôt sur les dunes blanches et les plages infinies où se touchent trois déserts, le sable, le ciel et l'océan. J'aimais passionnément l'Ouest de l'Irlande, les comtés de Galway et de Clare avec leurs landes pierreuses et leurs bruyères fouettées par la tempête, leurs ruines aussi sinistres que leurs légendes, leurs arbres tordus, toujours penchés vers l'Est, et comme assassinés par l'ouragan des mers.

La poésie de la désolation avait pour moi un charme inouï. J'aimai les côtes stériles et tourmentées de la baie de *Bantry*, ses ciels sauvages et les falaises épouvantables tombant à pic de 600 mètres du haut de l'île d'*Achil* : mon imagination partait pour l'Amérique, quand je voyais ces promontoires perdus aux confins orageux de l'Europe, dont les derniers lambeaux s'évanouissaient au loin dans les fureurs et dans l'écume de l'Atlantique. Quel vent il y soufflait toujours ! Mais plus le temps était affreux, plus j'en jouissais, et mon plus grand bonheur était d'aller braver la rage des éléments, tout seul et sans abri, sur des caps déchirés par les vagues, les rafales et la pluie. Saturé jusqu'aux os, je restais là des heures entières, sur des rochers décolorés et nus, à écouter le vent sonore et menaçant des mers qui sent l'immensité plus que tout autre. J'étais comme enivré par la nature, dont j'aimais les colères, au moins autant que les sourires. Etre fort et être heureux me semblaient la même chose. En plein hiver, et même au clair de lune, combien de fois dans la baie de Dublin, ai-je dû briser la glace pour me baigner ! Je me sentais invulnérable, et mon moral lui-même en profitait, tant le bonheur dépend de la santé !

A 22 ans, je passai quelque temps à Paris, mais je partis bientôt pour le Pérou par le Cap Horn. A peine revenu, je repartis pour l'Amérique du Nord, et dix-huit mois après, je traversais la Sibérie en plein hiver ; j'arrivai à Pékin par le désert effroyable de *Gobi*, qu'il me fallût retraverser pour revenir vers le Nord aux régions de l'*Amour*, et 3.000 kilomètres sur ce fleuve magnifique

me ramenèrent à la mer, puis au Japon, en Mandchourie, aux ports de la Chine, etc., d'où je partis pour l'Australie et la Nouvelle-Zélande, revenant enfin par l'Inde, où je passai un an. On voit combien j'étais nomade !

A mon retour, les Pyrénées elles-mêmes ne me suffisaient plus, car mes voyages ne m'avaient pas calmé. La vue seule d'une mappemonde, une sphère terrestre à la vitrine d'un magasin, me donnaient le vertige. J'avais la nostalgie des mers et des déserts, des cèdres et des palmiers, des steppes Mongoles et des tropiques : je ne voyais plus rien, je n'écoutais plus rien ! Que peut donc dire, à ceux qui ont entendu le vent ou le tonnerre dans les montagnes et les forêts de l'Amérique et de l'Asie, le bruit vulgaire et monotone des lourds carrosses qui roulent les hommes dans le brouillard des capitales, avec leur luxe, leurs vices et leurs ennuis ? Il me semblait revoir les plaines soporifiques de l'Inde et les monts effrayants qui défendent le berceau de ses fleuves, la Sibérie avec ses deux mille lieues de neige et de sapins, et le glacial *Gobi*, dont les hideux déserts, traînant à perte de vue leur misère infinie, avaient pourtant fait tressaillir mon cœur de vingt-cinq ans !

Paris lui-même me semblait une prison. Nouveau René, un vague ennui me poursuivait partout, et me rendait odieuse la vue d'une ville.

Ah ! quel trésor de souvenirs elles m'ont laissé, les belles années où je volais d'un bout du monde à l'autre, à la recherche de l'Inconnu et du bonheur ! Les ai-je rêvées ?... Elles furent si douces et si brillantes, si romanesques et si poétisées par les sourires ou les tristesses de la nature, ma confidente et ma compagne de tous les jours, que quand j'y pense, il me semble que ce n'est pas sur cette terre que je les ai vécues, mais sur une autre planète, dans un monde idéal et magique, où il n'y a que des fleurs, de la musique et du soleil, et où je ne reviendrai plus !

Electrisée par la jeunesse, et couronnée de toutes ses fleurs, mon âme chantait alors comme un oiseau, brillait comme une étoile, et souriait comme une île embaumée des tropiques, s'éveillant dans l'azur à l'aurore d'un beau jour. Jamais jeunesse n'a eu tant de soleil : mais il ne brilla pas longtemps, et se coucha dans les orages.

Un jour, un dimanche soir, je fus saisi d'une telle tristesse, que je me réfugiai à la Madeleine, loin du fracas des rues, juste au moment de la bénédiction. L'encens montait en nuages aromatiques, et l'édifice était rempli d'une mélodie vague et superbe, non pas de cette musique énervante et profane du théâtre, mais d'une harmonie sainte, empreinte d'une volupté surnaturelle, et de toute la tendresse, la poésie, le mystère et la gloire que rêve, sans les trouver sur terre, une âme éprise de Dieu. La musique n'est-elle pas la voix de la prière, autant que de la passion ? Et qu'est-ce que la peinture ou la parole auprès de la poésie des sons ? Quand l'orgue en pleurs gémit sous les voûtes catholiques et nous enivre d'une pieuse tristesse, ne nous semble-t-il pas voir s'entr'ouvrir devant nous les portes de l'infini et la patrie des séraphins ? Notre âme se sent alors des ailes magiques, et dans la mélodie, elle s'évanouit en Dieu.

Je sortis à moitié consolé, laissant aux Pyrénées le soin d'achever ma guérison.

Les Pyrénées !... On le voit, j'y reviens de partout et toujours. Et cependant,

plus d'une fois je leur fus infidèle... car la nature inanimée ne suffit pas au cœur de l'homme. Comme il est beau, comme il est séduisant, ce rêve divin de deux êtres enchaînés l'un à l'autre, l'un pour conduire, et l'autre pour consoler ! C'est comme la flamme, où la lumière et la chaleur se mêlent et se confondent. Malheureusement, cet amour là n'est bien souvent qu'un rêve, une utopie, un mirage adorable : et l'amour idéal est si rare sur la terre, il a tellement l'air d'un miracle, qu'à force de le chercher sans le trouver (même chez les autres...), on finit par le croire impossible, et par se résigner à vivre sans lui, plutôt que de stériliser son cœur ou de l'éteindre dans la zone tiède et prosaïque où se contentent de végéter tant de ménages indifférents ou malheureux, unis seulement en apparence, et dont la vie intime est ou une comédie ou un martyr, et souvent tous les deux.

De tels dangers, de tels exemples, de telles calamités épouvantent bien des âmes, et la mienne en est une... Elle s'est émue, elle s'est troublée, elle a frémi, et c'est pour cela qu'elle a vécu comme ces fleurs mystérieuses qui naissent et meurent au sommet des montagnes, entre le ciel et la neige, et n'en descendent jamais...

Je ne veux pas parler de politique : elle serait déplacée dans ces pages. Sans cela, j'en aurais long à dire. Il est sûr que l'état politique et social de l'Europe a de quoi rendre un peu morose et insociable. Je vois inscrit partout le mot : « *Fraternité* » : c'est « *Fratricide* », qu'il faudrait mettre. La désunion devient universelle. Jamais elle n'a été si grande.

Partout la Société me semble politiquement malade, aveugle et dévoyée, comme s'il y avait de la folie dans l'air.

Quant au monde des salons et des bals, qui oserait nier ses séductions ? Et qui pourrait sortir de là comme il y était entré ? Il faudrait être un Saint-Jérôme ou un glaçon. Mais si un bal semble idéaliser la vie, ce n'est qu'à la façon du chloroforme ou du haschisch. Ça ne dure qu'un instant. Ses joies fébriles, ses illusions et ses ivresses se payent trop cher. Le plaisir est souvent le tombeau du bonheur, et le monde ne vaut pas toute la peine qu'on se donne pour lui plaire. Voilà du moins ce que j'en pense, après avoir tout essayé pour y trouver le secret du bonheur. Je n'ai pas réussi : loin de là !

Personne n'a plus aimé la valse que moi : c'était un vrai délire. Et cependant, combien de fois, électrisé par le grand air à la sortie d'un bal, ému par le silence auguste d'une nuit sans nuages, et rajeuni par la brise de l'Orient, combien de fois je me suis dit, en me retrouvant seul et tout à coup en face de la nature à quatre heures du matin : « *Qu'ai-je été faire dans l'atmosphère empoisonnée des faux plaisirs et des passions ? N'y ai-je pas flétri mon cœur et ma santé ? N'y ai-je pas laissé le plus pur de moi-même ? Quelle comédie et quelle folie !* »

Si j'y allais avec plaisir, c'était toujours avec bonheur que j'en sortais, surtout quand je voyais à l'horizon les neiges lointaines des Pyrénées, argentées par la lune ou l'aurore. Devenu philosophe en moins de cinq minutes, cherchant dans la nature le salutaire oubli de mes folies je ne comprenais plus encore comment le monde avait pu me séduire, et le remords dans l'âme, je faisais seul de longues promenades, en attendant le réveil des oiseaux et du jour.

Des mille plaisirs que j'ai goûtés dans les salons, celui qui m'a toujours le

plus charmé, ravi, enthousiasmé, c'est la musique. Elle me faisait tout oublier. La poésie mystique et passionnée des sons est certainement ce que les hommes ont inventé de plus divin. Elle me transporte au septième ciel, surtout quand elle est triste : car la mélancolie a des charmes infinis. Les anges eux-mêmes doivent en avoir un peu. Notre âme et la musique sont sœurs. La mélodie nous jette parfois dans une extase que jamais la parole n'aura le don de remplacer ou de traduire ; elle est plus douce que la verdure à l'œil, et même que l'espérance au cœur. Quelle plume définira jamais cet art plein de mystère et de tendresse ? Oui, c'est bien l'art divin par excellence, car nous sentons le ciel, et nous croyons le voir, quand notre âme s'assoupit, se balance et s'endort sur les ondes mélodiques.

Mais la nature aussi n'est-elle pas un orchestre ? Qui donc pourrait entendre, sans trembler d'émotion, la voix terrible et douloureuse de l'Océan, le bruit mystique des vagues et des cascades au milieu de la nuit, et le souffle embrasé du Simoun, quand il soupire sous les sapins brûlants des Pyrénées, et les agite comme s'ils avaient la fièvre ?

De tout ce qui précède, il résulte que mon livre est nuageux et sévère, et il fera peut-être sur ceux qui le liront, l'effet d'un narcotique. Est-ce tout-à-fait ma faute ?

Il est aussi très égoïste, défaut beaucoup plus grave. Il n'y est question d'un bout à l'autre que de moi-même... Mais comment l'éviter, dans un récit tout-à-fait personnel ? Car ce n'est pas un « *Guide* » que j'ai voulu écrire : c'est une histoire ou une série d'ascensions de montagnes.

Si j'ai presque déifié la nature, si je l'ai trop aimée, j'ai du moins une excuse, c'est que jamais elle ne m'a fait verser de larmes : et je n'en puis pas dire autant des hommes...

Si mes explorations ont été inutiles à la science, qu'on me permette de dire, pour ma défense, que c'est pour moi, et non pas pour les autres, que je m'y suis livré. C'était une vocation : je l'ai suivie. Je ne m'en repents pas, et c'est la main sur la conscience et sur le cœur que je puis m'écrier : qu'elles soient trois fois bénies, les heures et les années que j'ai passées dans ces régions sereines et lumineuses d'où l'on revient toujours plus pur et plus heureux. Elles ont été les plus tranquilles et les plus innocentes de ma vie. On aura beau les croire perdues, comment pourrais-je les regretter, si j'ai appris dans la sainte solitude des montagnes à trembler devant Dieu à oublier ceux qui m'on fait du mal, et à calmer une âme trop orageuse pour être longtemps heureuse parmi les hommes ?

